

## Forestine et ses chats

Après un hiver glacial, un printemps dérégulé et pluvieux, survint une sécheresse exceptionnelle en cet été 1751. D'énormes chaleurs firent périr les moissons. Dans ce village des Landes de Gascogne, l'économie traditionnelle était temporaire et la vie de l'homme s'organisait sur une récolte, produisant difficilement des excédents. L'activité locale se trouvait à la merci des événements et des variations atmosphériques. Or, il arriva ce que précisément on redoutait : une disette s'abattit sur ce village du Marensin au sein duquel vivait une famille modeste, à l'image de ses voisins. Le père était métayer et travaillait dur dans les champs. Son épouse assurait la responsabilité du ménage, s'occupait du jardin et de la basse-cour tout en s'arrangeant à retrouver encore un peu de temps pour aller aider son mari. Âgée de onze ans, leur unique fille Forestine contribuait à sa manière à la subsistance de la maisonnée. Elle était chargée du fagotage pour se réchauffer durant la saison froide. On la voyait également dans les cours d'eau offrir ses jambes aux sangsues qu'elle arrachait ensuite pour les mettre dans un bocal. Pour quelques sous, elle allait les vendre aux apothicaires du coin. La petite adorait les chats. Elle en possédait cinq dont elle s'occupait exclusivement. Dès son travail terminé, elle partait se promener en leur compagnie et les

comblait de son affection. Eux ronronnaient de plaisir et ne la quittaient pas sachant qu'elle trouvait toujours moyen de remplir leur écuelle.

Au cœur de l'été, la famine sévissait touchant surtout les personnes âgées et les enfants. Les plus fragiles périrent. Devant l'urgence, l'assemblée paroissiale décida de se réunir. Elle se composait du seigneur, du curé et de trois représentants élus par les villageois. Les prétentions locales de l'Église et les droits seigneuriaux particulièrement élevés ne furent pas abaissés. Le seigneur consentit simplement pour un temps à supprimer les jours de corvées, avec l'autorisation pour ces seules journées du piégeage des oiseaux et petits animaux. La chasse au plus gros gibier resterait le privilège de la noblesse, des dignitaires de l'État et du clergé. Pourtant, cerfs et sangliers auraient constitué une manne salvatrice pour la population. À la place, il fut conseillé à chacun de ramasser les escargots « petits-gris », de les stocker et de les consommer au court-bouillon durant les jours les plus difficiles à venir. Tout juste de quoi mettre un pansement sur une jambe de bois ! Des remèdes, des mesurette sans effet probant pouvant améliorer le quotidien des habitants.

Une partie de la jeunesse quitta sa campagne pensant trouver en ville du travail et des meilleures conditions de vie. Ils y rencontrèrent des gens en état de dénuement total incapables d'assurer leur existence, vivant d'expédients dans un climat d'insécurité permanent. Ils durent se résigner à revenir dans leur lande natale.

Dans toute la région, semaine après semaine, la situation empirait. Le pain de seigle et d'avoine déjà de piètres qualités fut remplacé par une bouillie de blé noir puis par celle de châtaignes. On avala les quelques navets qui restaient et l'on en vint à faire cuire les racines des fougères mélangées à de la farine d'orge. On ne consommait plus de viande. Quelques individus

marchèrent jusqu'à la côte se cachant dans les dunes pour essayer d'attraper quelques petits oiseaux de passage. Le peuple semblait résigné. Au village, les maisons montraient leurs visages aux yeux vides et sans révolte. Pas un jour ne passait sans qu'on entende sonner le glas. Il n'y avait plus grand monde pour mettre les morts en bière ; on déposait le cadavre dans une caisse faite avec n'importe quel bois, n'importe comment. Certaines mères vendirent un de leurs enfants à une famille riche et sans héritier du département. Elles avaient l'espoir que celui qui partait serait sauvé et ceux qui restaient auraient un peu plus de quoi manger. Il régnait partout une atmosphère d'interminable tragédie, de malédiction. Le soleil entonnait toujours son chant de feu laissant une impression d'abandon au destin. Les pièces de terre cultivable brûlées sous la chaleur étaient plongées dans un profond silence. Les premiers jours d'octobre, on décida d'abattre les chats. Les villageois les cuisinèrent comme ils l'auraient fait des lapins et les mangèrent par instinct de survie. Seule Forestine refusa de sacrifier tous ses félidés. Elle en conserva une paire qu'elle cacha dans le grenier familial. La nuit, elle les laissait sortir afin qu'ils trouvent quelques pitances. Ils revenaient avant le jour laper leur soupe de débris de vieux pain et de graisse rance qu'elle leur gardait.

L'hiver suivant se voulut plus clément. Un dimanche à midi après l'office, le café rouvrit : une pièce sombre sans décoration avec une longue table et quelques bancs de bois. Les hommes y vinrent boire un peu de vin et discuter. Le conseil des sages se réunit au milieu de ses administrés, sans en référer aux autorités paroissiales. Le plus âgé prit la parole : « nous avons toujours eu des recettes à tous nos maux quotidiens. Aujourd'hui, c'est plus grave ! Vous pouvez clouer toutes les chouettes vivantes sur les portes des maisons pour conjurer le mauvais sort, réciter toutes les prières au Bon Dieu ou à Marie, rien ne peut nous sauver. Il nous faut réagir par nous-mêmes et penser l'avenir, prendre de réelles dispositions pour endiguer la prochaine famine, prévoir les futurs aléas climatiques. Nombreux sont en colère, nous le savons, alors agissons ! Il y va de notre survie. » Il

était temps. La plupart des habitants ne se nourrissaient plus que de glands et de racines, de quelques herbes comestibles et des champignons lorsqu'ils en trouvaient. Pour soulager leurs souffrances liées à la faim, certains en étaient réduits à faire bouillir et consommer l'écorce pilée des arbres...

Le village se situait proche de l'océan. Il fut décidé de s'unir pour aller y installer une « pêcherie, » enceinte de pierres sèches, de pieux et d'un clayonnage en forme de V dont l'ouverture serait dirigée vers le rivage. Cette installation recouverte à marée haute piégerait les poissons lorsque la mer se retirerait. Un petit groupe de pêcheurs fut désigné par l'assemblée parmi les plus valides. Rapidement, en plein hiver, ils rapportèrent une nourriture providentielle partagée par tous. Au mépris de la loi, entre deux marées, ce même groupe fut chargé d'attraper du poisson dans les rivières et les lacs nombreux de la région. Cela donna un regain de vitalité au village : chacun à la veillée se mit à construire des nasses, des filets et toutes sortes de foènes. Durant la journée, les enfants furent occupés à couper des bambous afin de fabriquer des cannes à pêche. Une véritable entraide s'installa entre les habitants pour sauvegarder les récoltes et les champs, ce dont profitèrent les plus démunis. Grande quantité de terres incultes et marécageuses subsistaient autour du hameau. Il fut décrété qu'elles appartiendraient désormais aux particuliers qui y chasseraient comme bon leur semblerait. Personne ne trouverait intérêt à dénoncer son voisin. Aussi, il serait bien difficile aux propriétaires d'y faire respecter leurs droits. Il est préférable parfois d'accorder ce que l'on ne peut empêcher : ni l'État, ni le clergé, ni le seigneur n'intervinrent. Sur ces lieux, grâce à l'infinie quantité de fleurs qui poussaient, la communauté décida d'investir sur plusieurs années en une dizaine de « bournachs », l'ancêtre des ruches à cadre. Elles coûtaient peu cher, fabriquées en vannerie d'une seule pièce ayant la forme d'un éteignoir renflé au sommet. L'extraction ne serait pas simple, mais certains en connaissaient la méthode : il fallait enfumer les abeilles à l'aide d'un fumigateur de terre

cuite puis renverser la ruche pour en extraire les rayons. On estimait obtenir vingt à trente kilos de miel par ruche suivant les années. Vendu lors des foires et sur les marchés, il représenterait vite une ressource financière permettant de présager des difficultés futures. Si la précaution fait attention aux risques et à l'avenir, la prévision les voit et les anticipe. Selon l'adage « mieux vaut prévenir que guérir » il est en effet plus aisé d'empêcher une situation délicate ou un problème douloureux, que de les résoudre.

Des jours meilleurs revinrent. Légumes et céréales purent à nouveau pousser dans les champs. Les récoltes garnirent enfin les greniers vides. Malheureusement, un autre fléau toucha les habitants. Personne ne l'avait prévu. En l'absence de chats, des rats firent leur apparition, se multiplièrent et infestèrent les étages des habitations causant de gros dégâts et menaçant de transmettre des maladies, dont la peste redoutée par tous. Aucune demeure n'y échappa, excepté la maisonnette de la petite Forestine. Durant la période de famine, ses chats précieusement gardés avaient fait des petits. À présent, elle en disposait d'une vingtaine. Devant cette nouvelle calamité, la communauté se retourna vers le conseil des sages qui bien embarrassé ne sut quelle mesure prendre. Présente, la fillette se faufila à travers l'assemblée, raconta son histoire et proposa de céder un de ses animaux à chacun des foyers envahis. Les félidés furent rapidement adoptés et se chargèrent de chasser les envahisseurs. Le village retrouva un peu de sérénité. On fit même ripaille pour célébrer l'événement. Forestine fut promue reine de la fête et, quoi qu'il arrive, chacun prit la résolution de ne plus jamais tuer de chat.

Les décennies suivantes, les ruraux accablés de charges continuèrent à vivre dans la précarité. Les prélèvements toujours plus nombreux ne furent pas investis dans la production ni dans l'amélioration des conditions de vie. Les privilégiés les consacrèrent essentiellement à la

guerre et aux dépenses somptuaires pour leur prestige social. La colère grondait. Au fil des ans, une réelle conscience politique animait le village. Les assemblées se déroulaient désormais sur le parvis de l'église paroissiale. On faisait sonner les cloches et on envoyait des messagers afin d'avertir et d'entraîner les communautés voisines à réagir vigoureusement contre les usurpations communales, les atteintes portées aux droits d'usage des habitants. Nous étions à l'aube de grands changements sans qu'aucun des dignitaires de l'ancien régime les anticipe, trop occupés à s'enrichir et à se divertir.

Forestine ne voulut jamais se marier. Elle continua à travailler dur pour aider sa famille et poursuivit les promenades avec ses chats. On raconte encore aujourd'hui dans tout le Marensin que sur son passage les chaumières se vidaient : les uns sortaient pour la saluer ; les autres, ses préférés, vibrisses au vent accouraient chercher quelques caresses en ronronnant.